



HAL
open science

De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique

Speranta Dumitru

► **To cite this version:**

Speranta Dumitru. De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique. *Terrains/Théories*, 2015, Identités et catégorisations sociales, 3, 10.4000/teth.567 . hal-01378624

HAL Id: hal-01378624

<https://hal.science/hal-01378624v1>

Submitted on 10 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique

Résumé :

La fréquence de la question des « origines » dans les conversations ordinaires, ainsi que l'insistance à obtenir des informations personnelles auprès de son interlocuteur, révèlent un phénomène intéressant : un renversement ponctuel des règles de politesse au cours duquel l'indiscrétion devient norme de conversation et les tentatives de l'esquiver – des gestes impolis. L'objectif de cet article est d'expliquer ce phénomène. En comparant l'hypothèse de la micro-agression raciale, présente dans la littérature et corroborée par l'enquête *Trajectoires et origines* réalisée en France, à l'hypothèse du nationalisme méthodologique, l'article conclut que la seconde hypothèse explique mieux la façon dont la question des « origines » est pratiquée. La thèse de cet article est que l'importance de la question des « origines » dans les conversations ordinaires est un indicateur de la banalisation du nationalisme méthodologique.

Dans les conversations quotidiennes, il est fréquent de demander à son interlocuteur d'où il « vient » ou quelle est son « origine »¹. C'est une question qui donne lieu à des interprétations divergentes. D'un côté, la question est perçue, notamment par la personne qui l'adresse, comme *bienveillante* et motivée par les meilleures intentions: le souci de connaître son interlocuteur, de s'intéresser à « son univers » et de mettre en valeur les qualités de son « origine ». Mais d'un autre côté, la question est analysée comme une assignation autoritaire à l'altérité : elle suppose que l'interlocuteur « vient » forcément de quelque part et ne lui laisse d'autre choix, dans la conversation, que de clarifier cette altérité assignée. Une littérature abondante analyse cette question, ainsi que les allusions répétées aux « origines » faites au cours des conversations ordinaires, comme un type de *micro-agression raciale*². Entre bienveillance et agression, la divergence est donc profonde : comment en rendre compte ?

Cet article examine le statut illocutionnaire, c'est-à-dire le type d'acte que l'on accomplit en en demandant à quelqu'un ses « origines ». Comme pour toute question, il s'agit d'adresser

¹ Tout au long de cet article, les mots « venir » et « origines » seront mis entre guillemets car ils sont toujours employés au sens figuré dans les contextes que nous discutons. Si les questions « d'où venez-vous ? » et « de quelle origine êtes-vous ? » sont comprises avec une signification exclusivement nationaliste, cet usage généralisé étaye notre thèse de la banalisation du nationalisme méthodologique sans pour pouvoir changer le sens propre des mots.

² Voir par exemple Daniel SOLORZANO et al. « Critical race theory, racial microaggressions, and campus racial climate: The experiences of African American college students », *The Journal of Negro Education*, vol. 69, 2000, p.60–73; Derald WING SUE et al. « Racial Microaggressions and the Asian American Experience » *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, vol. 13, n°1, 2007, p. 72–81.

une demande, celle de chercher à *obtenir des informations à caractère personnel auprès de son interlocuteur*. Cette approche a l'avantage d'être descriptive, tout en étant compatible avec les évaluations divergentes qui entourent la question des « origines ». Car si d'ordinaire les questions personnelles sont considérées comme indiscrettes et soigneusement évitées dans la conversation, elles peuvent être ressenties comme une agression lorsqu'elles sont adressées sans réserve. A l'inverse, si une sympathie soudaine s'installe entre les interlocuteurs, des questions personnelles que l'on qualifie habituellement d'indiscrettes apparaissent comme excusables, voire bienvenues.

L'objectif de cet article est d'expliquer comment un type de question qui est habituellement évité ait pu se transformer en « norme » de conversation. La fréquence de l'intérêt pour les « origines » dans les conversations ordinaires, ainsi que l'insistance à obtenir des informations de plus en plus personnelles et détaillées, révèlent un phénomène intéressant : un renversement ponctuel des règles de politesse au cours duquel l'indiscrétion devient la norme et les tentatives de l'esquiver – des gestes impolis. Tout se passe comme si les règles habituelles de la conversation s'inversaient et, comme dans un négatif photographique, l'interdit devenait un droit et la conduite réservée, une offense.

A quoi ce renversement peut-il être dû ? Dans cet article, nous évaluerons deux hypothèses : la micro-agression raciale et le nationalisme méthodologique. Nous soutiendrons que la seconde hypothèse a un pouvoir explicatif plus grand que la première. Nous montrerons que l'hypothèse de la micro-agression raciale est corroborée par les données de l'enquête *Trajectoires et origines* menée en France, mais que cette hypothèse n'explique pas pourquoi la question des « origines » est adressée à des personnes qui ne sont pas racialisées. Nous soutiendrons en revanche que le nationalisme méthodologique permet d'expliquer pourquoi une large gamme de caractéristiques personnelles (apparence physique, mais aussi façons de parler, de s'habiller, noms à consonance particulière) suscite l'intérêt pour les « origines ». Le nationalisme méthodologique est une façon de concevoir le monde humain comme fondamentalement divisé en groupes stéréotypés, homogènes à l'intérieur et distincts l'un de l'autre, chacun associé à un territoire³. Mais à la différence d'autres types de groupisme⁴, y compris racialement construit, le nationalisme est souvent territorialisé : chaque groupe stéréotypé est associé à un territoire. La question des « origines » est posée à chaque fois que des caractéristiques personnelles (apparence physique, façons de parler etc.) ne correspondent pas à l'image du groupe stéréotypé comme « d'ici ». Les personnes sont alors supposées « venir » « d'ailleurs » ou avoir une « origine ». La persistance de cette question, après maints essais et erreurs, indique que la dissonance est toujours résolue en faveur du stéréotype, ce qui nous conduit à conjecturer que le cortège des questions personnelles qui suit la question des « origines » cherche à altérer l'interlocuteur. La thèse de cet article est que l'importance de l'intérêt pour les « origines » dans la vie de tous les jours et la difficulté à en percevoir le caractère problématique indiquent une banalisation du nationalisme méthodologique.

³ L'expression « nationalisme méthodologique » a été utilisée pour désigner un présupposé dans les sciences sociales. Toutefois, il ne s'agit pas d'un présupposé réservé aux chercheurs, mais d'un ensemble de biais cognitifs qui « organisent » la manière dont on perçoit, on code et on produit l'information. Pour une analyse de l'histoire de l'identification de ce biais et de ses différents présupposés, voir Speranta DUMITRU, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie », *Raisons politiques*, 54(2), p. 9-22, 2014.

⁴ J'utilise ce terme tel qu'il a été défini par Brubaker comme « la tendance à considérer les groupes comme distincts, clairement différenciés, homogènes à l'intérieur et délimités à l'extérieur » voir Roger BRUBAKER, « Ethnicity without Groups », *European Journal of Sociology*, vol. 4, n° 2, 2002, p. 164.

Cet article est organisé en trois sections. Dans la 1^{ère} Section, nous montrons que si les questions personnelles sont habituellement évitées, ce n'est pas parce qu'elles appartiennent au domaine de l'intime ou parce que l'interlocuteur y perdrait la face, mais parce que le questionneur souhaite diminuer le niveau de contrainte qu'il imposerait ainsi à son interlocuteur. Dans la 2^{ème} Section, nous montrons que la question des « origines » constitue une véritable anomalie : le questionneur non seulement ne souhaite diminuer le niveau de contrainte, mais exige des informations de plus en plus personnelles, de façon autoritaire, insistante et sans se montrer embarrassé. L'embarras est en revanche transféré à l'interpellé qui se soumet, dans la plupart des cas, à l'interrogatoire. Cette pratique est documentée au travers d'une revue de littérature multinationale : aux Etats-Unis, en Grande Bretagne, en Suède, en Allemagne, en Australie etc., la question des « origines » est partout pratiquée de la même manière et est partout analysée comme une micro-agression⁵. La 3^{ème} Section compare l'hypothèse de la micro-agression raciale à celle du nationalisme méthodologique et conclut que la seconde offre une meilleure explication à la prééminence de la question des « origines » dans les conversations quotidiennes.

1. POURQUOI EVITE-T-ON LES QUESTIONS INDISCRETES ?

On affirme parfois que la question des « origines » ne serait pas embarrassante *en soi* puisqu'elle pourrait constituer une occasion de célébrer la différence⁶. Observons d'abord qu'il est rare d'entendre le même argument à propos de questions similaires. Bon nombre de questions personnelles qui pourraient constituer des occasions de célébrer les différences sont considérées comme indiscrettes et habituellement évitées. Il serait en effet curieux de demander à une personne que l'on connaît à peine « quel âge avez-vous ? » ou « croyez-vous en Dieu ? », « quelle est votre orientation politique ? » ou « combien gagnez-vous ? » sous prétexte que l'on souhaite célébrer les différences entre les générations, entre les croyants et les athées, entre la gauche et la droite ou entre les riches et les pauvres.

Pourquoi se prive-t-on de tant de célébrations de la différence ? Pour quelles raisons certaines questions sont appelées « indiscrettes » et évitées ? À ces questions, on peut être tenté de répondre en utilisant le concept de « face » élaboré par Erving Goffman et repris par certaines théories de la politesse linguistique : les questions indiscrettes sont évitées parce qu'elles menacent l'interlocuteur de perdre la face⁷. Toutefois, nous privilégierons ici une explication plus simple qui utilise le concept moins discuté de « contrainte » : les questions indiscrettes sont évitées en raison du degré élevé de contrainte qu'elles imposent sur le locuteur. Nous montrerons que le degré de contrainte, que les questions indiscrettes possèdent

⁵ Je remercie un lecteur de la revue pour insister sur ce point, cette revue de littérature multinationale montrant que le phénomène ne reflète pas une vision française qui serait différente de la vision américaine.

⁶ Parmi les études qui considèrent que la question présuppose une altérisation mais qu'elle pourrait, dans certaines conditions ne pas être « péjorative », voir notamment Stéphanie CASSILDE, « Where are you from ? » in *Melanin Millennium. Skin color as 21st century international discourse*, Ronald Hall (ed.), Dordrecht, Springer, 2013; Patrick SIMON et Vincent TIBERJ, « Les registres de l'identité. Les immigrés face à l'identité nationale », *Trajectoires et Origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, Document de travail n° 176, p. 26 ; Dhooleka SARHADI RAJ, *Where Are You From ? Middle-Class Migrants in the Modern World*, Berkeley et LA University of California Press, 2003, p. 2.

⁷ Voir notamment Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, trad. fr. par Alain KIHM, Paris, Editions de Minuit, 1974; mais aussi Penelope BROWN et Stephen LEVINSON, « Universals in language uses : Politeness phenomena » in Esther N. GOODY (ed.) *Questions and politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, pp. 56-289 ou Robin LAKOFF et Satchiko IDE (ed.) *Broadening the Horizon of Linguistic Politeness*, Amsterdam, John Benjamin's Publishing Company, 2005.

intrinsèquement, provient de trois sources : la forme interrogative, le caractère personnel de l'information demandée et l'aspect souvent fermé de la question. Examinons-les une par une.

De manière générale, toute question implique l'exercice d'une contrainte sur l'interlocuteur. Lorsque nous conversons, nous accomplissons différents types d'actes, que John Austin a baptisés actes de langage⁸. Les questions sont des actes de langage *directifs*⁹. Par exemple, poser la question « Y a-t-il du sel ? » c'est demander soit qu'on nous informe sur l'existence du sel sur la table, soit qu'on nous passe le sel. Dans les deux cas, nous essayons de contraindre l'interlocuteur, c'est-à-dire de faire en sorte que celui-ci accomplisse une action qu'il n'aurait pas accomplie autrement, à savoir s'exprimer sur l'existence du sel ou nous passer le sel. Que cette contrainte soit anodine ou pénible, réussie ou ratée, elle est intrinsèque à notre acte de langage car les questions et les réponses forment des paires adjacentes par lesquelles un interlocuteur oblige un autre¹⁰.

Bien que ce type de contrainte puisse paraître négligeable, nous faisons souvent des efforts, dans nos conversations, pour en adoucir la force. Cette tendance apparaît plus clairement lorsque nous voulons montrer le *respect* que nous accordons à nos interlocuteurs. Par exemple, nous évitons d'interpeller nos supérieurs hiérarchiques à table par un « y a-t-il du sel ? ». Pour leur montrer du respect, nous utilisons des marqueurs linguistiques, comme le conditionnel ou des locutions : « *pourriez-vous me passer le sel, s'il vous plaît ?* ». Mais si nous voulons être encore plus polies, nous éviterons tout simplement la forme interrogative, en lui préférant une proposition affirmative, « j'ajouterais volontiers un peu de sel », que nous prononcerons en regardant le sel. Choissant une formule indirecte, qui porte sur nous-mêmes, nous protégeons notre interlocuteur, en lui signifiant qu'il garde la liberté de nous rendre ce service ou non. Le respect n'est évidemment pas réservé aux supérieures hiérarchiques, mais cet exemple montre que plus nous voulons être *respectueux* plus nous nous soucions de *diminuer la contrainte* que nos questions imposent à autrui.

Les questions que nous appelons « indiscrètes » semblent avoir un niveau de contrainte que les marqueurs linguistiques n'arrivent pas à diminuer. Par exemple, des questions comme « me permettez-vous de connaître votre âge, s'il vous plaît ? » ou « je serais heureuse de connaître votre salaire » ne font qu'ajouter du ridicule à l'embarras. Elles restent tout à fait indiscrètes. Comme la discrétion est parfois définie comme « attitude qui veille à ne pas gêner les autres, à ne pas s'imposer ; retenue, réserve, tact »¹¹, il semble que la seule façon de ne pas s'imposer est d'*éviter* de poser de telles questions. Quelles propriétés auraient les questions indiscrètes pour les rendre plus contraignantes que les demandes de sel à table ?

Les questions indiscrètes cumulent souvent deux sources de contrainte. Nous pouvons définir une question indiscrète comme une *demande d'obtenir une information personnelle relativement précise*. La première source de contrainte tient donc à l'objet de la question : elle vise à obtenir une information à caractère personnel, que l'interlocuteur aurait eu droit de ne pas dévoiler. La seconde source tient au choix de réponses que la question laisse à l'interlocuteur : pour obtenir des informations « relativement précises », la question doit être relativement fermée. Une question est fermée lorsqu'elle est satisfaite par un nombre limité de

⁸ John AUSTIN, *Quand dire c'est faire*, trad. fr. Gilles LANE, Paris, Seuil, 1994.

⁹ Nous empruntons cette fois la classification des actes de langage proposée par John SEARLE, "A Taxonomy of Illocutionary Acts", in Gunderson, K. (ed.), *Language, Mind, and Knowledge*, Minneapolis, vol. 7. 1975.

¹⁰ Emmanuel A. SCHEGLOFF et Harvey SACKS, "Opening up closings", *Semiotica*, vol. 8, 1973, p. 289-327.

¹¹ Larousse <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/discr%C3%A9tion/25868>.

réponses correctes. Par exemple, la question « quel âge avez-vous ? » est une question fermée, la seule réponse appropriée s'exprimant généralement par un chiffre¹². En revanche, la question « comment allez-vous ? » est une question ouverte : le répondant a la liberté de répondre brièvement (« Bien. Et vous ? ») ou de rapporter, s'il le souhaite, les informations personnelles ou impersonnelles de son choix (« bien, mais l'hiver est particulièrement rude cette année »). Par son caractère relativement imprécis, la question « comment allez-vous ? » est moins contraignante que la question « quel âge avez-vous ? », même si les deux questions représentent des demandes d'information personnelle.

On comprend désormais pourquoi les questions indiscrètes sont évitées : par leur visée personnelle et par leur caractère fermé, ces questions sont *en soi* embarrassantes. Certaines questions indiscrètes sont plus embarrassantes que d'autres : plus l'information personnelle que nous sollicitons est telle que la personne ne l'aurait pas communiquée, plus notre question est embarrassante. De même, plus l'information que nous sollicitons est précise, plus l'embarras que nous créons est important. L'exigence de précision vient donc renforcer la nature contraignante d'une demande d'information personnelle et aggrave l'embarras.

Notre définition de l'indiscrétion s'inspire, tout en la modifiant légèrement, de la définition de Georg Simmel. Celui-ci notait que « la discrétion ne se réduit en aucune façon à respecter simplement le secret d'autrui, son désir particulier de nous cacher telle ou telle chose, mais consiste à éviter de vouloir connaître tout ce que autrui ne nous révèle pas expressément »¹³. Simmel souligne ainsi que l'indiscrétion d'une question ne dépend pas de la subjectivité du questionné, mais qualifie la volonté du questionneur. Toutefois, sa définition semble trop large et a besoin d'être légèrement modifiée. La raison n'est pas qu'elle serait trop exigeante et nous demanderait d'éviter toute forme interrogative surtout en présence des personnes que l'on connaît peu et qui n'ont pas eu le loisir de nous révéler leurs intérêts¹⁴. La raison est qu'elle tend à qualifier d'indiscrètes un spectre trop large de questions. Par exemple, la question « je vous sers du vin ? » cherche à connaître ce qu'autrui ne nous révèle pas expressément sans être indiscrète. Dès lors, notre définition de l'indiscrétion conseille d'éviter seulement les demandes d'information *personnelle* et non toute information que l'interlocuteur n'a pas communiquée effectivement. Dans les deux cas, toutefois, l'objectif est d'éviter d'imposer à autrui des contraintes excessives.

Cette définition de l'indiscrétion permet d'expliquer pourquoi des questions aussi variées que celles qui portent sur l'âge, la religion ou le salaire sont évitées dans les conversations habituelles. Certes, ces interdictions ont été incorporées dans des conventions (« ne demande jamais l'âge etc. ») qui facilitent l'apprentissage par les enfants. Mais le principe de l'interdiction ne réside pas dans la gêne qu'aurait l'interlocuteur à dévoiler ces informations (âge, religion etc.), mais dans la nature contraignante de toute requête d'information personnelle. Ce caractère contraignant explique aussi pourquoi même les personnes les plus tolérantes et prêtes à célébrer les différences se gardent de poser de telles questions. Elles ont conscience que la qualité morale du questionneur et la bonté de ses intentions ne changent pas

¹² À l'exception du cas où la question est entendue comme une question rhétorique (« mais quel âge avez-vous [pour agir ainsi] ? »).

¹³ Georg SIMMEL, *The Sociology of Georg Simmel*, translated, edited and introduced by Kurt H. Wolf, Free Press, Glencoe, Illinois, 1950, p. 320-321.

¹⁴ Même si un tel évitement semble exigeant, il n'est pas inacceptable car l'évitement de la forme interrogative montre un haut degré de respect, comme nous l'avons vu avec la demande de sel auprès de notre supérieur hiérarchique.

le caractère contraignant d'une demande d'information personnelle. On peut d'ailleurs observer le contraire : plus une personne est aimable, plus elle évitera de poser des questions indiscretes.

2. LA QUESTION DES « ORIGINES », UNE ANOMALIE

A première vue, la question des « origines » est un cas d'indiscrétion comme les autres : elle vise à obtenir une information précise et personnelle auprès de son interlocuteur. Cependant, elle se distingue d'autres questions indiscretes par le niveau inhabituel de contrainte que le questionneur s'autorise dans la conversation. Souvent, la question de l'« origine » est suivie d'un véritable interrogatoire avec des questions de plus en plus personnelles et de plus en plus détaillées. Lorsque les réponses ne correspondent pas aux attentes, l'échange devient agressif. Documentons chacun de ces éléments qui rendent la question des « origines » une anomalie au regard des pratiques habituelles de la conversation.

Premièrement, si peu de regards sont plus inconvenants que celui qui fouille jusqu'au berceau d'une personne, la question des « origines » se distingue d'autres questions indiscretes par le fait que des inconnus s'autorisent à la poser. Cet aspect est saisi par Geeta Kothari : « cet homme [le barman] n'a aucune raison de me demander cela. Nous n'avons pas une conversation. Je ne suis pas son amie. A brûle-pourpoint, sans rien dire d'autre, il sent que c'est ok pour lui, un homme blanc, de me demander d'où je viens »¹⁵. La familiarité avec laquelle elle est posée contraste avec la distance du lien interpersonnel.

Deuxièmement, à la différence d'autres questions indiscretes, la question de l'« origine » a la particularité d'être souvent suivie par un torrent de questions personnelles. Elle semble en fait fonctionner comme un permis à l'indiscrétion. Une fois qu'on l'a posée, on s'autorise à s'intéresser à de nombreux sujets : les parents et la famille étendue, l'intensité des liens familiaux, la chronologie des événements personnels, les études, les langues parlées, les projets de « retour » ou d'installation durable. Comme le résume dans une étude, une personne interviewée en Suède, il s'agit de « toutes sortes de questions personnelles qu'on n'oserait jamais poser aux Suédois »¹⁶.

Troisièmement, les questions sont variées et souvent étonnantes. Par exemple, dans une étude sur des citoyens australiens ayant fui le Soudan, Kuol rapporte qu'il accepte habituellement de répondre qu'il « vient » du Soudan mais ajoute : « et puis, ils me demandent encore : *êtes-vous heureux ici ?*... et ces questions me déçoivent parce que... et puis je me demande pourquoi cette personne me pose une telle question ... parce que c'est une question stupide, tu ne poses jamais cette question quand rien n'est arrivé »¹⁷. Dans d'autres situations, les questions sont absurdes : Ariane Sherine, journaliste et écrivaine qui a toujours vécu à Londres, rapporte qu'après avoir détaillé que sa famille « venait » de « l'Iran, l'Inde, l'Afrique, l'Amérique et l'Europe », on lui demande « l'Iran et l'Inde ! Et tu y retournes parfois ? »¹⁸.

¹⁵ Geeta KOTHARI, "Where are you from?" *New England Review*, 15(3), 1993, p. 80-84.

¹⁶ Franck LINDBLAD and Sonja SIGNELL, "Degradating Attitudes Relating to Foreign Appearance: Interviews with Swedish Female Adoptees from Asia", *Adoption & Fostering*, 32.3, 2008, p. 46-59.

¹⁷ Aniko HATOSS, "Where are you from? Identity construction and experiences of 'othering' in the narratives of Sudanese-refugee background Australians", *Discourse & Society*, vol. 23, n°1, 2012, p. 64.

¹⁸ Ariane SHERINE, "It may not be racist, but it's a question I'm tired of hearing", *The Guardian*, 3 Mars 2010

Quatrièmement, à la différence d'autres questions indiscretes, la question de l'« origine » est souvent accompagnée d'un déni et d'une exigence de précision. Ainsi, une réponse qui ne satisfait pas les attentes est suivie invariablement par la question « non, mais d'où venez-vous vraiment ? ». Si la résidence habituelle se trouve *vraiment* dans le pays de la question, l'exigence de précision se fait agressive, comme dans cet échange avec Patrik, un adulte suédois :

« Etranger : Tu viens d'où ?
Patrik: Malmö
Etranger : Ok. Mais d'où tu viens, d'origine ?
Patrik: Sölvesborg. En Blekinge.
(...)
Etranger : Ne joue pas aux cons, tu sais ce que je veux dire
Patrik : Aha. J'ai été adopté de Corée quand j'avais neuf mois
Etranger : La Corée du Nord ou du Sud ?
Patrik : Corée du Sud
(...)
Etranger : Tu parles coréen ?
Patrick : Non
Etranger : Tu connais tes vrais parents ?
Patrik : Mes vrais parents vivent en Suède »¹⁹

L'insistance que l'on précise sa « vraie origine » est décrite dans la littérature comme très fréquente, voire automatique lorsque la réponse ne satisfait pas aux attentes²⁰. Franck Wu note que cette question est si fréquemment posée aux Asiatiques-Américains qu'elle définit leur véritable expérience commune²¹. Elle définit aussi celle des Hispano-Américains et de nombreuses autres personnes pour lesquelles la question de « l'origine » n'est qu'un prélude pour demander leur « vraie origine »²². Le questionneur insiste avec l'assurance de quelqu'un qui connaît déjà la réponse et ne peut pas être trompé par des réponses inexactes ou non-coopératives de sorte qu'on peut se demander pourquoi la question est posée. Selon l'analyse de Wu, centrée sur les Asiatiques-Américains, la question ne veut rien dire d'autre que « de quelle race êtes-vous ? » ; la conversation qui suit sur les voyages au pays n'est qu'un détour pour confirmer des stéréotypes et raffiner la géographie raciale du questionneur. De manière plus générale, l'insistance à connaître la « vraie origine » est analysée comme un « déni d'identité »²³, une façon d'insister que les attributs de la personne ne correspondent pas au prototype.

Cinquièmement, les émotions que suscite cet interrogatoire sont souvent fortes. Franck Wu

<http://www.theguardian.com/commentisfree/2010/mar/03/racist-question-brown-answer-curious>

¹⁹ Richard WYVER, "Where are you really from ? Everyday racism experience of Swedes adopted from Korea" Students Essays, Malmö University, 2014, p.19, <http://dspace.mah.se/handle/2043/17674> citant les travaux de Peter LUNDBERG, *Gul utanpå*, Stockholm: Raben & Sjögren, 2013, p. 25-26.

²⁰ Nous nous contentons ici de faire une brève revue de littérature. Pour d'autres témoignages, dans les médias, voir par exemple Moustapha BAYOUMI « "Where are you from" is not the right question », CNN, 5 avril 2010 <http://edition.cnn.com/2010/OPINION/04/05/bayoumi.who.am.i/>; Fernando SDRIGOTTI, Where are you from? http://www.migrantvoice.org/index.php?option=com_content&view=article&id=493%3Afernando-sdrigotti-where-are-you-from&catid=104%3Afernando-sdrigotti&Itemid=5

²¹ Franck WU, *Yellow: Race in America beyond Black and White*, New York: Basic Books, 2002, p. 79.

²² Tanya GOLASH-BOZA, "Dropping the Hyphen? Becoming Latino(a)-American through Racialized Assimilation", *Social Forces*, vol. 85, n°1, 2006, p. 27-55.

²³ Sapna CHERYAN et Benoît MONIN, "'Where Are You Really From?' Asian Americans and Identity Denial", *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 89, n°5, 2005, p. 717-730.

indique que « d'où venez-vous ? » est une question à laquelle il aime répondre, tandis que « d'où venez-vous vraiment ? » est une question qu'il « hait vraiment ». Dans une autre étude, David, élève de la classe de littérature multiculturelle, explique qu'il est « fatigué » de ces questions et des présupposés sur la littérature des « vrais Asiatiques-Américains »²⁴. Andrea Sum estime, quant à lui, que si « la question apparaît comme inoffensive à quiconque n'est pas d'une culture minoritaire (...) elle [lui] a inspiré des troubles et de la colère »²⁵. Les citoyens australiens interviewés par Hatoss mentionnent la question des « origines » au premier rang des « éléments négatifs » de leur vie et la qualifient de « mauvaise question », de question « stupide » ou de question dont « ils ont assez » même lorsqu'ils acceptent de répondre²⁶. Le caractère autoritaire de l'échange est mentionné par certains enquêtés qui indiquent explicitement que leur couleur de peau rend l'échange *obligatoire* (« je dois répondre »), tandis que d'autres répondent de façon plus ou moins agressive selon le contexte²⁷. Une littérature importante s'est développée en psychologie pour étayer la détresse émotionnelle, l'anxiété et la dépression créées par ce que l'on appelle parfois le stéréotype de l'étranger perpétuel²⁸. S'il est tout à fait probable que d'autres personnes ressentent des émotions positives lorsqu'on les questionne sur leur « origine », notre but ici est d'analyser le degré de contrainte que le questionneur s'autorise à exercer *en dépit* de l'embarras manifeste du questionné ou de son refus de répondre.

Sixièmement, ce qui fait de la question des « origines » une véritable anomalie est l'inversion de l'embarras. Généralement, une personne qui n'obtient pas l'information personnelle qu'elle a indûment requise réalise qu'elle a commis une indiscretion et n'insiste pas (« mais quel est votre salaire exactement ? », « votre famille en est-elle contente ? », « comment vous dépensez cet argent ? » etc.). Selon Goffman, une personne ayant commis une indiscretion *doit* se montrer embarrassée vis-à-vis de l'interlocuteur car cet embarras montre qu'elle comprend les normes sociales.²⁹ À l'inverse, dans le cas où l'interpellé a l'élégance de contourner la question, le curieux l'accepte volontiers et s'empare avec soulagement du nouveau sujet. En revanche, dans le cas de la question des « origines », c'est l'interpellé qui finit par se sentir embarrassé s'il ne cède pas à l'insistance. Comme le rapporte Elisabeth Beck Gernsheim, « si l'on pose des limites à l'interrogatoire, l'interlocuteur se sent injustement rabroué »³⁰. L'interpellé a alors le sentiment d'être obligé de répondre et la

²⁴ Andrea R. FISHMANN, « Finding Ways In: Redefining Multicultural Literature », *The English Journal*, vol. 84, n°6, 1995, p. 73-79.

²⁵ Andrea SUM, « "Where are you really from?" Counseling Asian Canadian Community » in Honore et al. (eds) *Diversity, Culture and Counselling: A Canadian Perspective*, Calgary, Brush Education, p. 103-113.

²⁶ Les termes en anglais sont respectivement « silly », « wrong », « sick » (« when I become sick of that question I start to say that I'm from here »). Voir Aniko HATOSS, « Where are you from? Identity construction and experiences of 'othering' in the narratives of Sudanese-refugee background Australians », *art. cit.*

²⁷ Aniko Hatoss classe les stratégies de réponse en coopératives, non-coopératives et dépendantes de contexte. Sur 14 répondants, 7 ont des stratégies coopératives tout en reconnaissant que la couleur de peau soulève la question de l'appartenance, 3 ont des stratégies d'évitement et d'agression et 4 disent adapter leur stratégie au contexte.

²⁸ CTH LIANG et al., « The Asian American racism-related stress inventory: Development, factor analysis, reliability, and validity », *Journal of Counseling Psychology*, 51, 2004, p. 103-114 ; William A. SMITH et al. « Assume the position. You fit the description": Psychosocial experiences and racial battle fatigue among African American male college students », *American Behavioral Scientist*, 51, 2007, p. 551-578; Que-Lam HUYNH et al., « Perpetual foreigner in one's own land: potential implications for identity and psychological adjustment » *Journal of Social and Clinical Psychology*, 30(2), 2011, p. 133-162.

²⁹ Voir Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, trad. fr. par Alain KIHM, Paris, Editions de Minuit, p. 97.

³⁰ Elisabeth BECK-GERNSHEIM, *Wir und die Anderen*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 2004, p. 171 citée par Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, trad. fr. Aurélie DUTHOO, Paris, Aubier, 2006, p. 53.

plupart du temps, il satisfait toutes les demandes des curieux. Tout se passe comme si les normes de la politesse s'inversent : l'indiscrétion devient un droit et la réponse réservée, une offense. Comment comprendre ce phénomène ?

3. POURQUOI LA POLITESSE CHANGE DE CAMP

Comparée à d'autres questions personnelles, généralement vues comme indiscrettes et évitées, la question des « origines » est considérée comme socialement acceptable et publiquement légitimée. Comment expliquer cette pratique ?

Selon une première hypothèse, la question des « origines » exprime une forme de racisme et une littérature importante analyse cette question comme une micro-agression raciale. Les micro-agressions raciales sont des insultes subtiles, « des indignités quotidiennes, brèves et banales, de nature verbale, comportementale ou environnementale qui communiquent, de façon intentionnelle ou non-intentionnelle, des manquements de respect ou des insultes à l'égard d'une personne ou d'un groupe cible »³¹. Sue et ses collègues classifient ces micro-agressions en trois catégories – micro-assauts, micro-insultes et micro-invalidations – et interprètent la question des « origines » comme un cas de micro-invalidation raciale. Elle implique un déni d'identité, un refus basé sur des critères raciaux de reconnaître l'appartenance de la personne à la communauté nationale, une hypothèse soutenue par d'autres³².

L'hypothèse du caractère racial de la question peut trouver un appui dans les résultats de l'enquête *Trajectoires et Origines*, réalisée en France métropolitaine³³. Cette enquête a introduit dans son questionnaire la question suivante : « dans la vie de tous les jours, à quelle fréquence vous demande-t-on vos origines ? ». Si l'on s'intéresse uniquement aux personnes nées en France métropolitaine et qui ne « viennent » donc pas d'un autre pays, on constate que les réponses varient grandement avec le lieu de naissance des parents. Ainsi, lorsque vous êtes descendant d'immigré d'Afrique sahélienne et de l'Asie du Sud-Est, la probabilité qu'on ne vous pose « jamais » la question des « origines » est très faible : seuls 5-6% se déclarent complètement épargnés par la question. Les descendants des immigrés de la Turquie et du Maghreb ont deux fois plus de chances d'être libérés de cette question dans leur vie quotidienne, puis la proportion augmente significativement pour les descendants d'immigrés européens (cf. Tableau 1).

Tableau 1 : Fréquence de la question des « origines » dans la vie quotidienne selon le lieu de naissance d'au moins un parent, à l'exclusion des immigrés.

³¹ Aux titres que nous avons déjà cités, ajoutons Derald Wing SUE, Christina M. CAPODILUPO et al., « Racial microaggressions in everyday life: Implications for clinical practice », *American Psychologist*, 62, 2007, p. 271–286.

³² Darren GARVEY, « Boongs, Bygots and Bystanders. Indigenous and Non-Indigenous Experiences of Racism and Prejudice and their Implications for Psychology in Australia » in Martha AUGOUSTINOS et Katherine Jane REYNOLD (eds.), *Understanding Prejudice, Racism and Conflict* London: Sage, 2001, p. 43-54.

³³ L'enquête *Trajectoire et Origines (TeO) : Enquête sur la diversité des populations de France* a été réalisée par l'INED et l'INSEE entre septembre 2008 et février 2009 en France métropolitaine sur un échantillon de plus de 21 000 personnes. la question suivante : « dans la vie de tous les jours, à quelle fréquence vous demande-t-on vos origines ? »

Fréquence de la question des « origines » selon le lieu de naissance des parent(s)...	Jamais %	Souvent, parfois, rarement %	Total
Afrique Sahélienne (n=481)	5,1	94,9	100
Asie du Sud-Est (n=573)	5,9	94,1	100
DOM (n=651)	8,8	91,2	100
Turquie (n=448)	10	90	100
Algérie (n=1309)	12,5	87,5	100
Maroc ou Tunisie (n=1123)	12,9	87,1	100
Portugal (n=935)	25	75	100
Espagne ou Italie (n=1706)	45,6	54,4	100
Autres pays de l'UE 27 (n=673)	52	48	100
Répondants sans ascendance migratoire (n=3020)	66,4	33,6	100

Note : 5,1% des descendants d'immigrés originaires d'Afrique sahélienne répondent que dans la vie de tous les jours, on ne leur demande « jamais » les origines.

Source : *Trajectoires et Origines* (2008-2009), INED et INSEE.

Toutefois, l'hypothèse de la micro-agression raciale n'explique pas pourquoi la question des « origines » est adressée à des catégories de personnes qui ne sont pas habituellement racialisées. Par exemple, selon l'enquête susmentionnée, seulement deux tiers (66,4%) des personnes nées Françaises sans ascendance migratoire n'entendent jamais cette question dans la vie de tous les jours. À l'inverse, 4,7% d'entre elles répondent que la question des « origines » leur est *souvent* adressée. Nous ne savons pas si ces personnes sont soumises au même interrogatoire autoritaire sur leur vie privée ou si la question des « origines » prédit autant que chez les autres les discriminations³⁴. Mais une façon de parler, de se vêtir ou la consonance d'un nom suscitent tout autant la curiosité pour les « origines » que l'apparence corporelle.

Le critère racial prédit, mais n'explique pas pourquoi la question des « origines » est posée. Soulignons également que l'hypothèse de la micro-agression raciale est élaborée à partir de l'expérience des personnes racialisées qui ont le statut de citoyens (aux Etats-Unis, notamment des Asiatiques-Américains, Africains-Américains). Cela explique la classification de la question des « origines » comme une micro-invalidation ou un déni d'appartenance. Mais la question des « origines » n'est pas adressée aux personnes qui sont à la fois citoyens et racialisées. Si le critère racial est prééminent, comme on l'a vu dans l'enquête *Trajectoires*

³⁴ Pour une étude sur la question des « origines » comme prédicteur de discriminations voir Yael BRINBAUM et al. « Discriminations » in *Trajectoire et Origines (TeO) : Enquête sur la diversité des populations de France*, Document de travail n°168, INED, p. 133 <http://teo.site.ined.fr/>

et origines, l'hypothèse de la micro-agression raciale n'explique pas pourquoi la question est posée aux personnes catégorisées comme immigrés ou aux citoyens sans ascendance immigrée.

Une hypothèse alternative, celle d'un nationalisme méthodologique, a un meilleur pouvoir explicatif : elle peut rendre compte à la fois de la question des « origines » et de son caractère racial. Pour mieux la comprendre, il convient d'analyser les facteurs qui déclenchent ce type de conversation et le type de réponse qui permet de la clore. Nous montrerons qu'il s'agit dans les deux cas d'un présumé nationaliste.

Tout d'abord, qu'est-ce qui suscite la question « d'où venez-vous ? » ? S'agissant souvent d'une question posée en début de conversation entre des personnes qui se connaissent à peine, l'hypothèse la plus plausible est que les personnes questionnées possèdent une caractéristique immédiatement observable qui suscite la question. Tout se passe comme si cette caractéristique était si saillante que l'on ne résiste pas à l'examiner à voix haute, à reposer la question si l'on n'a pas de réponse et à la réintégrer dans la conversation à chaque fois que l'on a l'occasion.

La question de la saillance a été étudiée dans les recherches consacrées au stigmatisme dont Ervin Goffman est pionnier. Dans le livre qu'il y a dédié, il décrivait une situation similaire :

« un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires, possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmatisme, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous attendions »³⁵.

Cette caractéristique qui nous apparaît comme saillante nous conduit à pratiquer des discriminations, souvent inconsciemment, que Goffman explique par un effet de « contamination » qui affecte les autres attributs de la personne : observant une différence, nous sommes enclins à en supposer toute une série. Il mentionne aussi le déplaisir que peut ressentir la personne à cause « des inconnus qui se sentent autorisés à engager des conversations » exprimant une « curiosité morbide » ou offrant une aide dont la personne n'a pas besoin ou envie³⁶. La remarque de Goffman suggère, si besoin était, qu'une attitude bienveillante est tout à fait compatible avec la stigmatisation.

D'autres études définissent le stigmatisme par « une caractéristique personnelle contraire à la norme d'un groupe social »³⁷, soulignant qu'il s'agit moins d'une caractéristique propre à l'individu que d'une *relation* entre « une caractéristique et un stéréotype »,³⁸ ou d'une caractéristique qui sert à *étiqueter* une personne en l'associant à des stéréotypes, une perte de statut et des discriminations³⁹. Ces définitions décrivent le stigmatisme par trois éléments principaux : une *caractéristique* observable, rendue saillante par des *attentes sociales* et

³⁵ Erving GOFFMAN, *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps*, trad. fr. par Alain KIHM, Paris, Editions de Minuit, 1975, p. 15.

³⁶ *Ibid.*, p. 28.

³⁷ Mark C. STAFFORD et Richard SCOTT, "Stigma deviance and social control: some conceptual issues". In Ainsley et al. (ed) *The Dilemma of Difference*, New York: Plenum, 1986, p. 80.

³⁸ Edward JONES et al., *Social Stigma: The Psychology of Marked Relationships*, New-York, Freeman, 1984, p. 80.

³⁹ Bruce LINK et Jo PHELAN, "Conceptualizing Stigma", *Annual Review of Sociology*, vol. 27, p. 363-385.

produisant une *perte de statut* pour l'individu touché.

Il est important de souligner que le fait qu'une caractéristique personnelle soit observable n'est pas une condition suffisante pour qu'elle soit saillante. Tout individu possède de nombreuses caractéristiques observables, qui pourraient s'imposer à notre attention, mais que nous n'observons pas. Par exemple, au 19^e siècle, la forme du crâne et de la mâchoire signalaient la nature criminelle d'une personne. Leur saillance et leur signification étaient produites par les croyances de l'époque et renforcées par les théories anthropométriques⁴⁰. Aujourd'hui, ces traits, bien que toujours observables, ont perdu toute saillance au point que nous ne savons plus identifier les personnes qui les possèdent.

Quelles sont donc les caractéristiques observables qui déclenchent la question « d'où venez-vous ? » ? Elles semblent être très variées, allant de la couleur de la peau et autres aspects corporels à la façon de parler (« accent ») et à la consonance des noms. Comment expliquer que des caractéristiques aussi *variées* suscitent *la même* question ? Cela semble indiquer que les attentes sociales sont si exigeantes et détaillées qu'elles rendent saillantes des caractéristiques personnelles très diverses.

De quelle nature peuvent être ces attentes ? Un indice nous est fourni par le type de réponse considéré comme approprié à la question « d'où venez-vous ? ». Si l'adverbe de lieu « où » pourrait désigner une variété d'unités spatiales, à la fois le questionneur et le questionné savent que la réponse appropriée s'exprime par le nom d'un pays. Souvent, le fait d'indiquer le nom d'une ville (« de Popayán »), d'une région (« des Iles Luçon ») ou d'un continent (« d'Afrique ») est suivi d'une autre question : « oui, mais d'où *exactement* ? ». Le nom d'un Etat-nation est non seulement la catégorie appropriée, mais est synonyme d'« exactitude » pour décrire le lieu où l'on a *vraiment* vécu.

Dès lors, les attentes sociales qui rendent saillantes des caractéristiques aussi variées que l'apparence physique et la façon de parler doivent avoir un lien avec l'idéologie de l'Etat-nation. On appelle souvent « nationalisme méthodologique » le réflexe qui consiste à faire de l'Etat-nation l'unité de référence des analyses menées dans les sciences sociales. Selon la définition qu'en donne Ulrich Beck,

« le nationalisme méthodologique prend les prémisses suivantes pour acquises : il assimile les sociétés aux sociétés des Etats-nations et regarde les Etats et leur gouvernements comme l'objet premier de l'analyse en sciences sociales. Il présuppose que l'humanité est naturellement divisée en un nombre limité de nations qui, à l'intérieur, s'organisent comme des Etats-nations et qui, à l'extérieur, dressent des frontières pour se distinguer d'autres Etats-nations. Et cela va plus loin : cette délimitation externe, ainsi que la compétition entre les Etats-nations représentent la catégorie la plus fondamentale de l'organisation politique »⁴¹

Or, la fréquence de la question « d'où venez-vous ? » montre que le nationalisme méthodologique, loin d'être un présupposé réservé aux sciences sociales comme le pensait Ulrich Beck, imprègne profondément la vie quotidienne⁴². Notre esprit découpe le monde en

⁴⁰ Stephen JAY GOULD, *La mal-mesure de l'homme : l'intelligence sous la toise des savants*, Paris; Ramsay, 1983.

⁴¹ Ulrich BECK & Nathan SZNAIDER, "Unpacking cosmopolitanism for the social sciences: a research agenda", *The British Journal of Sociology*, vol. 61, Sup. Issue, 2010, p. 383.

⁴² Beck préférait utiliser l'expression « optique nationale » pour ces situations, en réservant l'expression « nationalisme méthodologique » aux sciences sociales. Voir par ex. Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le*

catégories à la manière dont les Etat-nations l'ont découpé, à savoir en associant des territoires à des groupes humains mutuellement exclusifs et stéréotypés : les membres du groupe sont imaginés avoir les mêmes propriétés, qui sont distinctes des propriétés associées aux voisins. Dès lors, savoir « d'où vient » une personne, c'est connaître ses attributs ; observer une couleur de peau, c'est savoir qu'elle n'est pas « d'ici ». Le nationalisme méthodologique a profondément façonné nos attentes : associant des caractéristiques personnelles à des lieux, nous sommes surpris d'apprendre que telle personne, malgré la forme de son visage, n'a jamais voyagé au lieu où nos attentes nous conduisaient à la placer et que telle autre, qui a traversé des frontières, n'a pas les caractéristiques que nous lui prêtons. De fait, poser la question « d'où venez-vous ? » c'est réaliser que notre optique nationale est infirmée, mais nous ne cessons de nous étonner que les personnes qui vivent « ici » n'ont pas les caractéristiques dictées par le stéréotype national.

Toutefois, la fréquence avec laquelle cette question continue d'être posée indique qu'après de nombreux essais et erreurs, les attentes ne sont toujours pas ajustées et les stéréotypes ne sont pas enrichis. Au contraire, on cherche toujours des confirmations : on multiplie les questions dans l'espoir de confirmer le système de catégories forgé par le nationalisme méthodologique. Au terme d'un véritable interrogatoire, mené au prix d'un manquement aux règles élémentaires de la politesse, on trouve des éléments qui permettent de rendre l'interlocuteur exotique, préservant ainsi la conviction que le monde est organisé en groupes distincts, mutuellement exclusifs et associés à des territoires. Au terme de cette assignation autoritaire à l'altérité, les personnes interpellées finissent par mettre elle-même en doute l'appartenance indiquée par leur citoyenneté⁴³. En fin de compte, questionnés et questionneurs partagent la vision du nationalisme méthodologique d'un monde divisé en groupe stéréotypés chacun associé à un territoire.

L'importance qu'a prise la question de l'« origine » dans la vie quotidienne et la difficulté à en percevoir l'anomalie montre la banalisation du cadre de pensée nationaliste. Michael Billig a appelé « nationalisme banal » les habitudes de pensée qui permettent le maintien et la reproduction d'un monde divisé en nations : « chaque jour, la nation plante son drapeau dans la vie des gens »⁴⁴. Parmi ces habitudes de pensée, il y a l'usage des déictiques : ces termes comme « vous », « ici », « chez nous », qui habituellement ne prennent leur sens que dans le contexte de l'énonciation, sont désormais utilisés pour désigner les Etat-nations sans avoir besoin de le préciser⁴⁵. Dans le langage de l'Etat-nation, les mots *où* et *origine* sont univoques et tout le monde connaît leurs sens. Questionneurs et questionnés comprennent ces questions de la même manière et savent répondre aux questions. Prétendre que ces mots peuvent avoir une autre signification (« origine sociale », « je viens de la gare »), c'est répondre avec impertinence et irriter son interlocuteur. C'est là que la politesse change de camp.

A la suite de Billig, nous pouvons analyser la question des « origines » comme une façon de signaler et de reproduire un système de catégories emprunté des Etats-nations. Questionneurs ou questionnés, tout le monde y participe, quels que soient l'apparence physique, le lieu de naissance, la façon de parler ou l'expérience de la discrimination. Questionner un aveyronnais

cosmopolitisme ? trad. fr. Aurélie DUTHOO, Paris, Aubier, 2004.

⁴³Voir Angéline ESCAFRÉ-DUBLET et Patrick SIMON, « Ce qu'il y a derrière l'identité nationale : l'appartenance face à l'altérisation », in Céline HUSSON-ROCHCONGAR et Vincent JOURDAIN (dir.) *L'identité nationale : instruments et usages*, Paris, PUF et CURAPP, 2014, p.63-80.

⁴⁴Michael BILLIG, *Banal Nationalism*, London, Sage, 1995, p. 6.

⁴⁵*Ibid.* p. 105-109.

sur ses « origines », c'est lui signaler avec bienveillance que sa façon de parler ne correspond pas à l'image stéréotypée de la nation française. Mais cette question peut être adressée par un visage ou une couleur de peau qui ne correspond pas non plus au prototype. Tour à tour, questionneurs et questionnés, nous participons ensemble à la banalisation du nationalisme méthodologique et nous sommes prêts à célébrer les « différences » puisque ce sont elles qui permettent de garder intacte l'image du prototype. Le fait que la question des origines nationales est si fréquemment posée, souvent en début de conversation et que l'on insiste pour avoir une réponse indique le niveau d'emprise du système de catégories nationalistes sur les rapports humains. Mais qui pourrait préférer la complexité et l'incertitude à un monde si simple, divisé en stéréotypes ?

CONCLUSION

Au terme de cet article qui analyse le statut illocutionnaire de la question des « origines », nous pouvons constater que les actes que nous accomplissons lorsque nous posons cette question sont de deux types. D'une part, nous cherchons à obtenir une information personnelle et d'autre part, nous participons à la banalisation du cadre de pensée nationaliste. La détermination que nous montrons à obtenir cette information est inhabituelle et semble indiquer la force du cadre de pensée nationaliste. Toutefois, ce cadre de pensée est partagé par les questionnés. Il est en effet rare qu'ils répondent de la même manière qu'ils le feraient dans d'autres interactions en situation d'indiscrétion : « mais en quoi cela vous concerne ? ».

Dumitru, S. 2015. « De quelle origine êtes-vous ? » Banalisation du nationalisme méthodologique, *Terrains/Théories*, 3

Bibliographie

John AUSTIN, *Quand dire c'est faire*, trad. fr. Gilles LANE, Paris, Seuil, 1994.

Elisabeth BECK-GERNSHEIM, *Wir und die Anderen*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 2004.

Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, trad. fr. Aurélie DUTHOO, Paris, Aubier, 2006.

Ulrich BECK & Natan SZNAIDER, "Unpacking cosmopolitanism for the social sciences: a research agenda", *The British Journal of Sociology*, vol. 61, Sup. Issue, 2010.

Michael BILLIG, *Banal Nationalism*, London, Sage, 1995.

Yael BRINBAUM et al. « Discriminations » in *Trajectoire et Origines (TeO) : Enquête sur la diversité des populations de France*, Document de travail n°168, INED.

Penelope BROWN et Stephen LEVINSON, « Universals in language uses : Politeness phenomena » in Esther N. GOODY (ed.) *Questions and politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

Roger BRUBAKER, « Ethnicity without Groups », *European Journal of Sociology*, vol. 4, n° 2, 2002.

Stéphanie CASSILDE, « Where are you from ? » in *Melanin Millennium. Skin color as 21st century international discourse*, Ronald Hall (ed.), Dordrecht, Springer, 2013.

Sapna CHERYAN et Benoît MONIN, "Where Are You Really From? Asian Americans and Identity Denial", *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 89, n°5, 2005, p. 717-730.

Speranta DUMITRU, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie », *Raisons politiques*, vol. 54, n° 2, 2014, p. 9-22.

Angéline ESCAFRÉ-DUBLET et Patrick SIMON, « Ce qu'il y a derrière l'identité nationale : l'appartenance face à l'altérisation », in Céline HUSSON-ROCHCONGAR et Vincent JOURDAIN (dir.) *L'identité nationale : instruments et usages*, Paris, PUF et CURAPP, 2014, p. 63-80.

Andrea R. FISHMANN, "Finding Ways In: Redefining Multicultural Literature", *The English Journal*, vol. 84, n°6, 1995, p. 73-79.

Darren GARVEY, « Boongs, Bygots and Bystanders. Indigenous and Non-Indigenous Experiences of Racism and Prejudice and their Implications for Psychology in Australia » in Martha AUGOSTINOS et Katherine Jane REYNOLD (eds.), *Understanding Prejudice, Racism and Conflict* London: Sage, 2001, p. 43-54.

Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, trad. fr. par Alain KIHM, Paris, Editions de Minuit, 1974.

Erving GOFFMAN, *Stigmata. Les usages sociaux des handicaps*, trad. fr. par Alain KIHM, Paris, Editions de Minuit, 1975.

Tanya GOLASH-BOZA, "Dropping the Hyphen? Becoming Latino(a)-American through Racialized Assimilation", *Social Forces*, vol. 85, n°1, 2006, p. 27-55.

Aniko HATOSS, "Where are you from? Identity construction and experiences of 'othering' in the narratives of Sudanese-refugee background Australians", *Discourse & Society*, vol. 23, n°1, 2012.

Que-Lam HUYNH et al., "Perpetual foreigner in one's own land: potential implications for identity and psychological adjustment" *Journal of Social and Clinical Psychology*, 30(2), 2011, p. 133-162.

Stephen JAY GOULD, *La mal-mesure de l'homme : l'intelligence sous la toise des savants*, Paris; Ramsay, 1983.

Edward JONES et al., *Social Stigma: The Psychology of Marked Relationships*, New-York, Freeman, 1984.

Geeta KOTHARI, "Where are you from?" *New England Review*, vol. 15, n° 3, 1993, p. 80-84.

<https://teth.revues.org/567>

Dumitru, S. 2015. « De quelle origine êtes-vous? » Banalisation du nationalisme méthodologique, *Terrains/Théories*, 3

Robin LAKOFF et Satchiko IDE (ed.) *Broadening the Horizon of Linguistic Politeness*, Amsterdam, John Benjamin's Publishing Company, 2005.

CTH LIANG et al., "The Asian American racism-related stress inventory: Development, factor analysis, reliability, and validity", *Journal of Counseling Psychology*, 51, 2004, p. 103–114.

Franck LINDBLAD and Sonja SIGNELL, "Degrading Attitudes Relating to Foreign Appearance: Interviews with Swedish Female Adoptees from Asia", *Adoption & Fostering*. 32.3, 2008, p. 46-59.

Bruce LINK et Jo PHELAN, "Conceptualizing Stigma", *Annual Review of Sociology*, vol. 27, p. 363-385.

Peter LUNDBERG, *Gul utanpå*, Stockholm: Raben & Sjögren, 2013.

Dhooleka SARHADI RAJ, *Where Are You From ? Middle-Class Migrants in the Modern World*, Berkeley et LA University of California Press, 2003.

Emmanuel A. SCHEGLOFF et Harvey SACKS, "Opening up closings", *Semiotica*, vol. 8, 1973.

John SEARLE, "A Taxonomy of Illocutionary Acts", in Günderson, K. (ed.), *Language, Mind, and Knowledge*, Minneapolis, vol. 7. 1975.

Georg SIMMEL, *The Sociology of Georg Simmel*, translated, edited and introduced by Kurt H. Wolf, Free Press, Glencoe, Illinois, 1950.

Patrick SIMON et Vincent TIBERJ, « Les registres de l'identité. Les immigrés face à l'identité nationale », *Trajectoires et Origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, Document de travail n° 176.

William A. SMITH et al. "Assume the position. You fit the description": Psychosocial experiences and racial battle fatigue among African American male college students", *American Behavioral Scientist*, 51, 2007, p. 551–578.

Daniel SOLORZANO et al. « Critical race theory, racial microaggressions, and campus racial climate: The experiences of African American college students », *The Journal of Negro Education*, vol. 69, 2000.

Mark C. STAFFORD et Richard SCOTT, "Stigma deviance and social control: some conceptual issues". In Ainlay et al. (ed) *The Dilemma of Difference*, New York: Plenum, 1986.

Derald Wing SUE, Christina M. CAPODILUPO et al., « Racial microaggressions in everyday life: Implications for clinical practice », *American Psychologist*, 62, 2007, p. 271–286.

Andrea SUM, "Where are you really from? Counseling Asian Canadian Community" in Honore et al. (eds) *Diversity, Culture and Counselling: A Canadian Perspective*, Calgary, Brush Education, p. 103-113.

Derald WING SUE et al. "Racial Microaggressions and the Asian American Experience", *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, vol. 13, n°1, 2007.

Franck WU, *Yellow: Race in America beyond Black and White*, New York: Basic Books, 2002.

Richard WYVER, "Where are you really from ? Everyday racism experience of Swedes adopted from Korea" Students Essays, Malmö University, 2014.